

d'écoute où parfois un missionnaire a besoin de se raconter un peu et se confier. Nous avons institué la remise du diplôme des lâchers de ballons-sonde. Il faut dire que cet exercice est à Kerguelen des plus périlleux avec le vent permanent qui souffle et rabat en rafales le ballon à l'écraser sur terre. Le coup à prendre est de courir sur plus d'une centaine de mètres ballon-sonde en main et de lâcher à la première petite accalmie pour qu'il puisse prendre de la hauteur...ensuite l'électronique fera le travail par le suivi gps et la récolte des informations mesurées de pression, température, humidité et vent au fur et à mesure de son ascension. Au bout de plus ou moins une heure trente le ballon explose dans l'atmosphère, il ne reste plus qu'à dépouiller les résultats et les transmettre sur les canaux météorologiques dédiés. Nous captions aussi des images satellitaires qui nous permettent d'améliorer nos prévisions locales diffusées en fin de journée pour tous les missionnaires sur le terrain afin qu'ils adaptent leurs actions en fonction du temps annoncé. Les observations du temps sont transmises toutes les trois heures suivant la codification internationale et le bilan des mesures quotidiennes est archivé et transmis mensuellement.

La base de Port-Aux-Français est dotée d'un cinéma, ciné-Ker, avec une collection de films tout à fait remarquable en particulier des collections d'avant les années 1960. Deux fois par semaine, des films 35mm souvent en noir et blanc sont projetés. Ils sont précédés d'actualités de l'époque. Il existe aussi un petit salon de coiffure. Il est ouvert à la demande du client. Peu fréquenté, les missionnaires préfèrent garder leur chevelure. Cette année c'est le responsable des moteurs diesels qui assurent cette tâche. Ses tatouages sur l'ensemble du corps font penser à un vieux routier. Avec quelques coups de tondeuses me voilà rajeuni. Une bière se partage pour conclure ce travail.

La bibliothèque, installée dans le premier bâtiment qui a vu le jour à Port-Aux-Français, et qui est hautement symbolique, puisqu'il a abrité la première tour d'observations météorologiques. Bien entretenue, toute en bois dans une forme originale plantée au milieu de la base. De nombreux ouvrages y sont proposés en autres sur toute l'histoire mouvementée de cet archipel depuis sa découverte.

Le plus fréquenté est néanmoins "totoche", lieu où l'on se change l'esprit. C'est le bar local, celui où l'on vient après les repas ou avant pour se raconter une part de soi dans des échanges interminables de joutes verbales, lieu où l'on laisse aller son imagination, lieu d'exercices musicaux divers et variés, lieux de décompression. C'est là que sont organisées les grandes fêtes de la midwinter, de jour de l'an et des relèves annuelles lors du passage du Marduf.

L'hôpital à Ker est, à lui seul, toute une institution. Il est équipé comme un dispensaire de brousse, pour faire face au panel le plus large possible de pathologies. Il est doté d'une salle de soins, d'une radiologie, d'un laboratoire biologique, d'une pharmacie, d'une dentisterie, d'une stérilisation, d'un bloc opératoire et de deux chambres d'hospitalisation. Les tâches confiées au binôme médical de la mission – le médecin et le médecin-adjoint. Sur un plan strictement médical, est assurée la sécurité sanitaire des personnels sur base : prévention des risques, suivi psychologique et médical, médecine de soins, formation

d'équipes d'aides médicaux parmi les hivernants volontaires, entretien des équipements, gestion de la pharmacie. Est également assurée une assistance sanitaire aux populations de pêcheurs, nombreuses dans les eaux territoriales alentour. Et de façon plus originale, l'équipe médicale est responsable de l'inspection sanitaire des viandes d'abattage des troupeaux de moutons et de rennes sauvages de Kerguelen, avant leur consommation sur la base.

Si les hommes sont en majorité au cours de notre mission nous comptons cependant la présence de neuf femmes. Parmi elles six sont de jeunes étudiantes en fin de cycle préparant un mémoire sur leurs spécialités respectives, le médecin adjoint qui nous contrôlera au moins deux fois dans la mission, le préposé de la poste et une responsable d'un laboratoire de géophysique. Chacune à sa manière, saura préserver son intimité personnelle et chacun saura respecter cette présence récente et appréciée dans les terres australes.

Sur ce sujet je noterai qu'historiquement les femmes ont joué un rôle non négligeable dans l'histoire comme en témoigne les écritures de Gracié de Lépine :

Elle évoque d'abord Louison, « *cette passagère clandestine que Kerguelen eut la faiblesse, en mars 1773, de faire monter sur le Rolland et d'emmener avec son expédition jusqu'en vue de l'île des tempêtes* » ; mais l'essentiel de l'article est consacré aux femmes de deux voyageurs américains.

Abby Jane Morrell a parcouru, avec son mari commandant de l'Antarctic, l'Atlantique, le Pacifique, l'océan Indien et les mers Australes. Elle a laissé une relation qu'il est intéressant de mettre en parallèle avec celle laissée par son mari [cf. ci-dessous].

L'aventure de Mrs Morgan, femme d'Ebenezer Morgan capitaine du baleinier *Julius Caesar*, nous est connue par le journal de Nathaniel William Taylor qui voyageait dans le but de retrouver la santé : « *La partie féminine de mes lecteurs, écrit Taylor, [...] pourrait m'accuser de manquer d'honnêteté, si je tarde encore à parler de cet élément romanesque sur un bateau baleinier : la présence de la femme du capitaine. [...] La femme qui sacrifie ainsi les plaisirs et les confort de sa maison pour les aventures hasardeuses d'un tel voyage, cette femme ne montre-t-elle pas au monde un exemple de la juste appréciation de son devoir, suivie de l'héroïque détermination de le faire, exemple rarement égalé ou surpassé ?* ».

Le plus remarquable, comme le fait observer Gracie Delépine, est qu'il ne s'agissait pas d'exceptions : « *Le Julius Caesar, pendant son séjour aux Kerguelen, était ancré dans Port Harbour en même temps que huit autres bateaux de New London. Il y avait là le Peruvian, dont le capitaine William R. Brown avait aussi amené sa femme, sa fille, Miss Mary avec son piano, et son fils Master Johnny avec ses jouets : tous passaient le temps aussi agréablement que chez eux. [...] Et il y avait là aussi le Franklin, dont le capitaine Henry S. Williams, de Salem, était également accompagné de sa femme [...]* ».

Et plus récemment Isabelle Autissier parcourra l'archipel de long en large durant six semaines d'affilée tout en y célébrant le passage du millénaire et une autre femme, Marie-France Roy, prendra en 2008 la direction de la base de Kerguelen. Deux belles victoires féminines sans aucun doute.

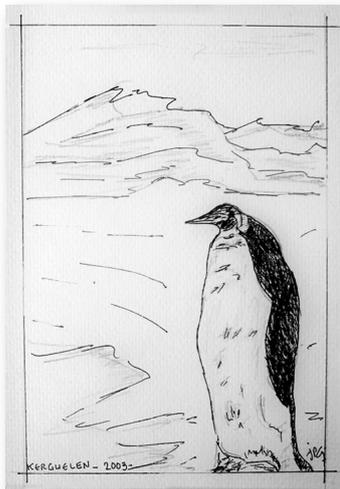
Notre mission avance sereinement. Les caps de Noël et jour de l'an sont franchis. Le "Marduf" a fait une escale de quarante-huit heures apportant avec lui quelques nouveaux missionnaires pour la campagne d'été, des vivres frais, un peu de courrier et deux petits colis aux odeurs de maquis qui seront ouverts et partagés en équipe. La prochaine rotation sera pour nous récupérer et nous ramener à la civilisation. Tout est si bref dans ce pays où le temps n'a pas d'autre prise que la succession des saisons et des nuages qui défilent à vive allure. Nous sommes dans un royaume innocent au bout du monde au milieu de cette terre faite d'eau qui suinte des rochers et produit à n'en plus finir des ruisseaux, des rivières, des cascades et des lacs de toutes couleurs. La moindre lueur entre deux nuages éclaire des vallées infinies et semble couvrir d'argent les étendues pierreuses. Ce paysage minéral est vivant, tout à la fois solide et fragile. Nous en découvrirons une partie, pas à pas, bravant les grains venteux et cinglants de neige, plantant des camps d'infortune, goûtant aux cabanes des missions scientifiques faites de conteneurs de bois ou de tôles dans un grand privilège de liberté. Nous sommes dans un bonheur total lorsqu'au détour une plage est noire et blanche de manchots royaux. On s'assoit muet au milieu de ce flux qui avance dans un jacassement pressé. Bonheur encore plus grand lorsqu'au dessus de nos têtes les albatros hurlent se font face, leurs immenses ailes déployées dans leur danse amoureuse éperdue.

L'été austral avance lentement et nous offre la faune, toute la faune de retour et comment ne pas être conquis par ces animaux propriétaires temporaires de cet espace pour avoir le droit de se multiplier. Le descriptif fait par l'amiral de Brossard reflète bien cette atmosphère animalière :

« Les manchots déambulant entre les masses de lard ensommeillées des énormes phoques, promeneurs des immenses rookeries de royaux, de papous et de gorfous, les oiseaux marins, du plus grand albatros roi des océans au petit stern, volant, nichant dans un tumulte continu, avec leurs habitudes parfois insolites, les sarcelles des lacs intérieurs, tout un monde libre qui ne vivait pas pour autant en paix absolue sauf avec les puissantes masses de graisse vautreées dans leurs souilles ou dressées en énormes gargouilles érucantes et puantes pour les contestations entre grands mâles ; tout cela piaillait, barrissait, criait et piétinait des terrains appropriés depuis des temps immémoriaux. » Source : Kerguelen, Editions France-Empire, 1970

La nuit le ciel nous offre parfois sa pureté magique et voici que la danse des aurores boréales commence par une explosion de couleurs. Ces couleurs surnaturelles, avec ce vert émeraude prédominant, et entendre le bruit céleste des aurores au-dessus de nos têtes nous laisse sans voix.

Dans un journal littéraire dédié au Roi, une société d'académiciens, vol 2, on découvre que Mr de Kerguelen, en 1767 essaye d'expliquer à l'occasion d'une observation que le tonnerre, les feux follets, les aurores sont d'une même cause, le feu électrique ; le mouvement diurne de la terre for-



me, dit-il, un flux continu de cette matière vers les pôles. Les aurores boréales n'ont aucune circonstance qui ne s'explique aisément par l'attraction et la répulsion alternative que l'on reconnaît dans les parties du feu électrique. C'était une bonne explication.

Nommée d'après la déesse romaine de l'aube, l'aurore boréale se produit lorsque des particules chargées d'électrons ionisent (c'est-à-dire excitent) les hautes couches de l'atmosphère situées à proximité du pôle Nord. Lorsque les atomes de la haute atmosphère reviennent à leur état normal, ils émettent un photon, ce qui génère de la lumière dont la couleur varie

en fonction de l'altitude où ce phénomène physique se produit. L'intensité des Aurores boréales dépend de l'activité solaire, qui suit un cycle de 11 ans.

Avec le "pateu" maître du pain à Kerguelen j'apprends à façonner les miches et à les rendre croustillantes par une cuisson calculée à la minute près. Cet homme, qui n'en n'est pas à sa première mission à Kerguelen, est aussi un fin pêcheur et nous partageons à l'occasion des sorties pour aller taquiner des futures prises. Truites, ombles, saumons seront tour à tour au fond de notre panier. Ensuite au retour à la base, les prises seront préparées avec minutie, tour à tour trempées dans la saumure et laissées ainsi quelques heures pour être partagées en catimini avec quelques privilégiés dans un moment festif d'une soirée où l'on refait le monde à l'écoute de musiques universelles. Echanger, partager, raconter, laisser les rêves nous prendre pour aller avec son imaginaire au-delà des frontières du rationnel.

C'était ça aussi la vie à Kerguelen !

Tous les hivernants le savent : ils ne pourront jamais raconter complètement leur histoire vécue. Elle leur est propre, c'est pourquoi ils ne peuvent oublier cette terre qu'ils ne fouleront pour la plupart qu'une seule fois, c'est pourquoi lorsqu'ils se retrouveront le continent leur regard ne sera plus le même, c'est pourquoi ils auront grandi et seront devenus un tout autre gardant les sonorités, les couleurs et les formes de l'archipel imprimées de ce monde exclusif parcouru pas à pas. Leur esprit restera prisonnier des vents de l'archipel et ils rêveront à tout jamais du mont Ross (photo 1), de Port-



2



Aux-Français, de la rivière du château, de la Norvégienne, des albatros, de la plaine Ampère, du Val Studer (photo 2), de Ratmanoff, de l'arche, de Port-Couvreux, de Port Jeanne d'Arc (photo 3), de l'île Haute, des pachas, de Guillou, d'Australia, de la baie du Morbihan, de Mortadelle, du doigt de Saint Anne (photo 4), des falaises du Cap St Georges, de Sourcil Noir...et le vent, toujours le vent sonnera à leurs oreilles éternellement.

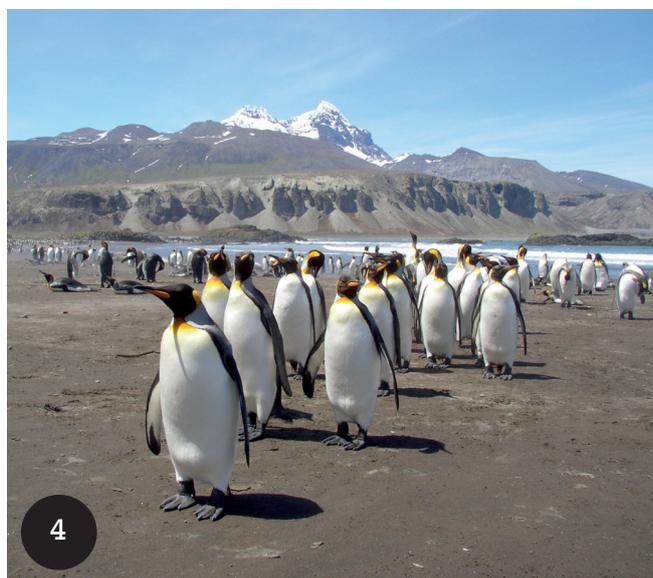
corse mi-bretonne. A coup sûr ce sera une forte personnalité ! Au cours de ce temps j'ai correspondu régulièrement avec chacun des miens par mail en quantité limitée ; des conversations téléphoniques souvent inaudibles comme j'avais pu en faire l'expérience je n'en ai pas éprouvé la nécessité et j'en ai gardé les fameuses cartes de la cabine téléphonique illustrées aux couleurs de l'archipel. Elles feront partie des souvenirs ramenés comme les tee-shirts, casquettes et polaires à l'effigie de la 53^e mission, comme ces bois de rennes amassés au hasard des chemins, comme ces pierres cueillies comme des trésors, comme ce tampon illustrant notre mission et comme ces lignes écrites au fil de l'eau narrant ce temps si intense.



3

La mission s'achève. Les rapports sont rédigés et je partage avec mes deux collègues un bilan technique. Je leur fait part de mes appréciations à leur égard comme il m'est demandé de rédiger, avec franchise et sans circonvolutions. Les améliorations demandées seront j'espère entendues par l'administration des TAAF et les services météorologiques de La Réunion, coresponsables de nos conditions de vie. J'apprends par mail l'arrivée de ma deuxième petite fille, Maëlle, une petite princesse mi-

Le *Marduf* quitte l'archipel au soir. De la passerelle la côte s'éloigne et nous laissons cet écrin à d'autres. La nuit enveloppe rapidement une dernière fois le mont Ross comme un rideau qui tombe... c'est la dernière image.



4

Le voyage continue (photo 5) et se partage. Après deux nuits voici une première escale à l'île d'Amsterdam où nous retrouvons la deuxième équipe technique météorologique. Le temps de quelques balades dans la périphérie et un peu de familiarité avec les colonies d'otaries. Amsterdam, dont la France a définitivement pris possession en 1892, doit son nom au navigateur hollandais Van Diemen qui donna à l'île le nom de son bateau, *Nieuv Amsterdam*, en 1633. D'une superficie de 58 km², l'île d'Amsterdam, massive, ceinturée de falaises abruptes, abrite depuis 1950 la base permanente Martin de Viviès où hiverne environ une vingtaine de personnes. Amsterdam est le sommet émergé d'un volcan marin, dont une partie s'est effondrée, laissant une falaise abrupte de 700 m de haut.

La pointe d'Entrecasteaux qui tire son nom d'Antoine Bruni d'Entrecasteaux envoyé à la recherche de La Pérouse, avec les navires la Recherche et l'Espérance est le lieu privilégié d'observation des albatros à bec jaune et fuligineux qui nichent dans la falaise. On trouve la faune habituelle des îles subantarctiques de l'Océan Indien. De nombreux oiseaux marins viennent nicher dont en particulier une espèce endémique d'albatros, l'albatros d'Amsterdam (*Diomedea amsterdamensis*) qui ne niche que sur cette île. Sont aussi présents : l'albatros à bec jaune, l'albatros fuligineux à dos sombre, l'albatros d'Amsterdam, le Gorfou sauteur subtropical, le pétrel géant (passage occasionnel sans nidification), le Skua, la Sterne subantarctique.

On trouve des mammifères marins avec une population importante d'otaries (*Arctocephalus tropicalis*) et d'éléphants de mer qui viennent sur les côtes de l'île pour s'y reproduire. L'hiver, les eaux peuvent être fréquentées par

des léopards de mer, une espèce de phoques que l'on trouve davantage en Antarctique et dans les îles plus australes. L'été, il est possible d'observer des orques. Vivait aussi un troupeau de plusieurs centaines de vaches sauvages, descendantes d'un élevage tenté par le réunionnais Heurtin au XIX^e siècle. Les bovins ont été abandonnés sur l'île après le départ de ce dernier, ils se sont reproduits jusqu'à gravement modifier l'équilibre naturel, surtout la flore en faisant pratiquement disparaître l'unique espèce d'arbre. Depuis une campagne de réduction importante du cheptel a été menée et les bovins restants ont été cantonnés à une partie de l'île grâce à une longue barrière barbelée.

L'idée d'installation d'une base scientifique remonte juste après la guerre, cette dernière ayant montré la nécessité de connaître la météo dans cette région du monde. En décembre 1949, Martin de Viviès installe une base météo qui va s'élargir à d'autres recherches scientifiques et qui porte désormais son nom**. La base sera reconstruite à la fin des années 50, début des années 60. L'isolement et l'éloignement de toute activité humaine, en fait une des deux bases mondiales pour la mesure de la pollution de fond de l'atmosphère.

Elle est, avec l'île Saint-Paul, la seule partie émergée d'un étroit plateau océanique entouré par des fonds de plus de 3 000 mètres. Les îles Saint-Paul et Amsterdam sont les îles les plus éloignées au monde de toute masse continentale et de toute activité humaine.

La *Marduf* continue sa route et fait escale à l'île Saint-Paul (photo 6). Nous n'hésitons pas à gravir avec entrain le sommet de ce petit volcan. La crête de Novara, s'élève à 268 m au-dessus du niveau de la mer. Splendide point de vue ! L'île Saint-Paul n'a qu'une superficie de 8 km² pour une longueur maximale de 5 km. Île rocheuse et désertique, c'est la partie émergée d'un ancien volcan, composée d'un grand cratère central qui s'est effondré et où la mer a pénétré par une passe peu profonde – de 2 à 3 m – délimitée par deux jetées naturelles de blocs rocheux. Une vraie pépite naturelle !

Pourtant cet îlot a connu une tragédie intense, l'histoire extravagante fort bien écrite par Daniel Floch dans son récit 'les oubliés de Saint Paul. « En effet voulant s'affranchir d'une vie particulièrement difficile, des infortunés de l'arrière pays breton sont partis à la poursuite d'une rêve, celui d'une fortune qui devait leur permettre une vie meilleure. A l'écoute de René Bossière qui déclare : « je vous offre de l'or, l'île Saint-Paul pullule de langoustes, il suffit de se baisser pour les ramasser ». C'est en 1928 en effet que cette histoire commence quand celui-ci décide de coloniser l'île Saint-Paul à 13 000 kilomètres de la Bretagne, non loin de l'archipel des Kerguelen. Il n'a aucune difficulté à les convaincre pour les engager pour une saison de pêche. Comment ne pas résister à de telles sirènes. Mais les promesses des recruteurs sont restées à quai et la réalité se révèle bien différente. Sur l'île Saint-Paul tout est à faire pour ces pionniers : la pêche elle-même, la construction d'une conserverie, et les baraquements pour se loger. Les relations s'enveniment rapidement d'autant que l'île n'offre guère de distractions : paysage désertique, rocher battu par les tempêtes. Lorsque l'Austral, seul navire de l'île quitte Saint-Paul, les quelques gardiens pensent qu'ils vont vivre une courte période d'isolement récompensée par un



ravitaillement en produits frais. Mais les mois passent, l'hiver s'installe et l'Austral n'est pas au rendez-vous. C'est l'enfer qui commence. La maladie, le scorbut frappe les oubliés. Des sept bretons demeurés dans l'île, abandonnés et sans secours durant neuf mois consécutifs, quatre mourront, et trois seront sauvés. Pour autant René Bossière multipliera les tentatives qui se soldent toutes par des échecs. Saint-Paul, rêve englouti d'une pêche miraculeuse, fut pour les 'oubliés' une terrible tragédie ».

Aujourd'hui entièrement laissée à la nature, vrai propriétaire des lieux, l'île fait l'objet de toute l'attention de scientifiques observateurs aiguisés de la nature sans y être à demeure. Cette île constitue depuis 1978 un territoire maritime grand comme la moitié de la France malgré ses sept kilomètres carrés de terre. Une réserve de pêche convoitée...

Après cette histoire d'un rêve inachevé et encore deux jours de navigation, le "**Marduf**" fit une escale rapide sous un soleil tropical agréable à l'île Maurice pour un plein de gazoil sans nous laisser le temps d'y poser le pied. A bord la vie était joyeuse. L'île de la Réunion se profile à nouveau à l'horizon et nous voici dans le branle bas de combat d'un déchargement opérationnel avec l'accueil des officiels des TAAF et des familles. Une voiture des services de la météorologie nous attend et nous voici pour trois jours à faire des comptes-rendus... une dernière virée sur les pentes du volcan et une détente sur les plages chaudes de Saint-Gilles le temps que l'administration nous prépare le retour sur la France continentale. J'offre à mon équipe un dernier repas et partageons une bouteille de champagne, célébrant ainsi la fin de cette aventure, chacun emportant avec lui les images d'une part de cet immense territoire où nous avons à notre tour laissé une toute petite empreinte.

Paris en transit durant quarante huit-heures pour faire un passage obligé par la Direction des Ressources Humaines et rendre quelques commentaires verbaux, mais elle sait déjà tout. Une proposition inattendue m'est faite au cours de cet entretien, celle de prendre le poste de délégué départemental-adjoint au centre de Bastia qui vient de se libérer. C'est une offre qui réflexion faite ne me déplaît pas et me semble être intéressante pour compléter mon parcours. Il présente tout à la fois l'encadrement de quatorze personnes à assurer, le développement des missions locales et la réussite des relations régaliennes. Je prends acte et donne une prompt réponse positive, puis prends congé ; la prise de fonction est dans deux mois, le temps des congés accordés. Je suis maintenant pressé de rentrer chez moi. Ajaccio, enfin... L'aéroport, un ciel limpide, une brise douce, les odeurs du maquis, tout est là pour sentir un petit bonheur m'envahir d'autant qu'un comité d'accueil d'amis et de certains membres de la famille sont réunis autour d'une banderole de bienvenue au pays dans un chahut amusant !

La maison enfin où il fait bon rentrer, retrouver l'horizon du chez-soi douillet, celui que l'on s'est construit durant de nombreuses années. Le dîner de famille est sympathique et j'apprécie de revoir tous ces regards et d'entendre leurs voix. Je réponds patiemment aux diverses questions. Mais je ressens aussi un certain trouble : mon corps est bien rentré à Ajaccio, mais mon cœur est resté à Kerguelen et le soir venu je m'endors difficilement en écoutant les chants des albatros fuligineux raconter les vents des cinquantièmes hurlants.

Merci archipel de la désolation, et que « Notre Dame du Vent » veille sur toi à tout jamais. 🌈

JEAN-PAUL GIORGETTI

6

Jean-Paul Georgietti en compagnie de Laurent Deboch (autre membre météo de cette mission aux Kerguelen).



*Ndlr : il s'agit d'un extrait d'un ouvrage à paraître qui portera le titre de "les chemins de la Providence" dans lequel Jean-Paul Giorgetti retrace un parcours météorologique à travers les contrées exotiques de Guyane, des îles éparses, de l'archipel de Kerguelen, etc.

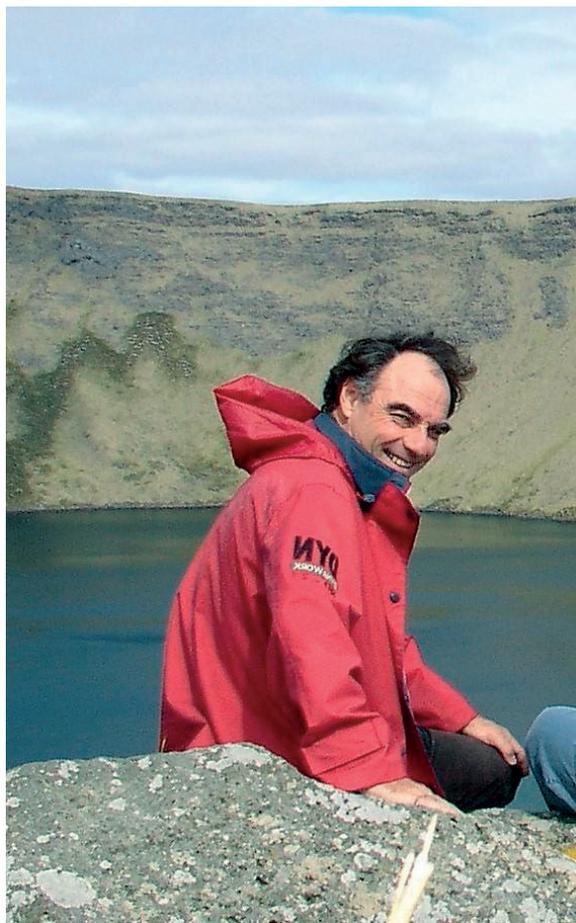
**Ndlr : cette installation de la base météo à la Nouvelle Amsterdam a fait l'objet d'un numéro spécial d'arc en ciel (spécial N° 4 de mai 2003), texte rédigé par Henri Treussart aujourd'hui décédé. Henri Treussart participa à cette mission en tant qu'adjoint de Paul de Martin de Vivies (chef de la mission).

SOUVENIRS ET TÉMOIGNAGES...

Mission météorologique sur l'archipel de KERGUELEN*

août 2002- avril 2003

Jean-Paul Giorgetti



Jean-Paul Giorgetti aux Kerguelen



Première partie : En route vers les Kerguelen

“ La vie est un défi à relever,
un bonheur à mériter,
une aventure à tenter ”

Mère Teresa (poèmes d'une vie)

Le Boeing 747 glissa silencieusement vers le bleu agité de l'océan et perça sans effort quelques blancheurs boursoufflées sans rencontrer de résistance, et enfin tel une frégate il se posa longuement pour me permettre de découvrir à nouveau la beauté naturelle de l'île de la Réunion où j'avais laissé tant de souvenirs. C'est le premier point de rencontre qui conduit jusqu'à l'archipel de Kerguelen, dernier point de terre avant le grand continent antarctique. L'équipe professionnelle qui m'accompagnait était composée de deux collègues alliant expérience, dynamisme et jeunesse. Pour chacun de nous c'était une première vers ces lointaines contrées sur lesquelles notre imagination demeurait fertile. Mais nous savions que seule notre propre expérience aurait valeur de vérité. Nous roulions à cet instant dans un silence de bénédictin vers le port. L'esprit est concentré, un peu angoissé vers le nouveau qui se profile. Enfin il apparaît devant nous : le *Marion-Dufresne* ("Marduf") est là devant nous, c'est lui le bateau amiral de la flotte des terres australes. Tout à la fois, transporteur d'hommes et de matériels pour ces missions. Le "Marduf" est en opération de chargement de conteneurs de couleurs bleue, rouge ou verte suivant la destination finale : Crozet, Kerguelen ou Amsterdam. Du monde s'affaire sur le quai, on remarque bien sûr, le médecin accompagné de sa mallette noire, les experts scientifiques l'air perdu derrière de petites lunettes rondes, un prêtre signifié par sa croix, et des hommes qui circulent tous azimuts telle une fourmilière. L'opération de mise en route est lancée. Les regards se croisent et s'interrogent. Il y a ceux qui se connaissent, qui se retrouvent et les nouveaux qui regardent autour d'eux, un peu perdus et apeurés par ce branle bas de combat. On se salue, se présente... les téléphones portables surgissent une dernière fois des poches pour donner un der-

nier au-revoir. Un premier coup de sirène annonce un départ imminent suivi d'une annonce officielle. La passerelle de quai est remontée avec précision juste après la descente de l'administrateur principal des territoires. Des familles se rejoignent à l'avant de la jetée laissant les bras agiter des signes d'adieu. Très lentement la terre s'éloigne, la proue dépasse la balise d'entrée du port et petit à petit la nuit s'installe comme pour tirer le rideau d'une pièce dont les acteurs ne réapparaîtront que dans quatre, six, huit ou douze mois suivant le rôle et la mission à accomplir. À partir de cet instant nous entrons dans l'univers exclusif, mystérieux et captivant du monde "taafien".

Le passage nocturne du tropique du Capricorne passe inaperçu et la descente vers le grand sud est bien engagée. La houle de tribord nous accompagnait, la terre avait disparu et l'immensité de l'océan sous le soleil tropical avait une dimension de grandeur solennelle. À bord, les participants se côtoient et se découvrent au fil des heures (photo 1). L'observation est de règle, et les habitudes de groupes s'organisent pour devenir des petits rites comme de nouveaux codes de conduite. Personne n'y échappe : où vas-tu, que fais-tu, pour qui?, tu as déjà fait les Taafs?.. Le bateau fend sans sourciller l'océan indien et laisse une traînée blanche rapidement absorbée comme aspirée par des tourbillons inconnus. Les eaux reprennent alors leur forme initiale au gré des vents qui sont ici les maîtres absolus, tout à tour légers, puissants ou violents; ces vents si redoutés des navigateurs au long cours dont la

réputation n'est plus à faire. Mais comment ne pas avoir une pensée pour les Tabarly, Colas, Kerzauson, Mac Artur, Arthaud et bien d'autres qui en solitaires ont bravé ces grands espaces naturels.

La vie à bord s'organise autour des repas collectifs, soignés comme de tradition dans la marine. Un temps pour composer les nombreuses lettres et cartes écrites par les navigateurs et surtout les nombreux amateurs de philatélie à la recherche de l'exceptionnel timbre des terres australes. A la chaîne nous appliquons avec précaution les oblitérations avec les cachets des organisations présentes à bord qui sont toutes sans exception paraphées par le commandant du navire.

Voilà quatre jours que le cap au sud est notre destination. Ce matin là, un brouillard épais entourait le *Marion Dufresne* qui semblait flotter dans un nuage d'ouate... on avance au son de la corne de brume qui, à cadence régulière signale notre passage. Au soir, sortie de je ne sais où, la terre apparut : l'Île de la Possession, appelée aujourd'hui l'archipel Crozet, se présente silencieusement.

Les îles Crozet (340 km²) sont composées de cinq îles volcaniques. La plus élevée culmine à 1 050 m. Le climat est typique de la zone subantarctique, particulièrement venteux et pluvieux, avec une température moyenne de l'air de 5 °C et l'eau de 4 °C. L'archipel se situe entre les latitudes 45° 95' et 46° 50' Sud et les longitudes 50° 33' et 52°



Photo 1 : les équipes Kerguelen et Nouvelle-Amsterdam sur le pont du *Marduf*.

58° Est, dans le sud de l'océan Indien, entre Madagascar et l'Antarctique. L'archipel est divisé en deux groupes distants d'environ 110 km. Le groupe occidental comprend les Cochons, les Apôtres et les Pingouins appelés îles Froides par Marion-Dufresne qui les découvrit en 1772. Le groupe oriental comprend l'île de la Possession et l'île de l'Est. Marion-Dufresne fit débarquer son second Julien Crozet sur l'île de la Possession le 24 janvier 1772. Crozet prit alors possession de l'archipel au nom de la France. Le capitaine britannique James Cook nomma ces îles "Crozet", ayant également donné le nom de Marion-Dufresne à l'île Marion voisine de celle du Prince Edouard. Ces deux dernières îles sont administrées par l'Afrique du Sud.

Après 1923 et l'affirmation de sa souveraineté, la France administre les îles Crozet comme une dépendance de Madagascar. Elles deviennent un district des Terres australes et antarctiques françaises en 1955 lors de la création du Territoire. En 1961, une première mission a lieu sur l'île de la Possession. En 1963, la base permanente est construite au-dessus du site de Port-Alfred, elle reçoit en 1969 le nom d'Alfred Faure, un ingénieur des travaux météorologiques, pionnier passionné des Taaf, organisateur de la base et premier chef de ce district et affectueusement surnommé «*Homo antarcticus*».

Ce n'est pas sans émotion que je foule avec mon équipe ce sol après avoir été débarqué par une barge. Il fait bon marcher après cinq jours de mer. Du haut de notre première ascension le spectacle se dévoile et nous laisse découvrir d'immenses falaises noircies par le temps. Au détour, des albatros viennent planer au-dessus de nos têtes avant de regagner le large. Tout en bas les colonies de manchots observent indifférents le "Marduf" qui décharge les conteneurs pour la nouvelle mission qui s'installe et réembarque une quinzaine de missionnaires solitaires. Le soir nous regagnons nos cabines en attente d'un départ. Nous sommes avides d'atteindre notre destination.

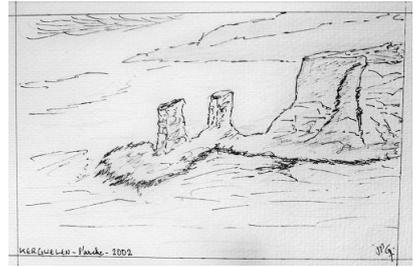
Au petit matin le bateau reprend sa route et met le cap à l'Est. C'est dimanche ! L'office religieux est célébré par un prêtre qui participe à la rotation du Marion et qui accueille avec simplicité une douzaine de passagers venus écouter la parole. Il faut tenir l'équilibre car la houle vient contrarier le service. À midi sonnant, un repas royal nous est servi... et le temps reprend son espace partagé entre lecture, observation à la passerelle, discussions diverses, jeux de cartes. Un iceberg et des orques tournoyant tout autour viennent troubler la monotonie du moment, spectacle vivant de quelques minutes que l'œil curieux croque et mémorise à tout jamais. Au petit matin suivant, changement d'heure dû au passage de longitude et largage d'une bouée météorologique qui transmettra, via satellite, le temps d'une vie de batteries, les mesures environnementales au gré des courants. Le vent souffle de plus en plus fort et l'anémomètre de la passerelle indique 120 km/h.

Le lendemain, sous le coup de midi, la terre à nouveau fait surface et de grandes falaises, comme d'immenses paravents, signalent l'archipel des Kerguelen : il est là, devant nous et nos yeux scrutent au plus profond de l'horizon pour ne rien manquer de ce premier contact. La première escale est symbolique, au nord-est par longitude : 69° 04'



Photo 2 : baie de l'Oiseau vue du Marduf.

L'arche de Kerguelen. Cette arche est un peu la symbolique porte d'entrée de l'archipel, à proximité de la baie de l'Oiseau. (Croquis de Jean-Paul Giorgetti)



E et latitude : 48° 41' S nous entrons dans la baie de l'Oiseau (photo 2). Yves de Kerguelen écrit "M. de Rochegude (enseigne sur l'Oiseau) a descendu dans une autre baie (le 6 janvier 1774), que nous avons nommée Baie de l'Oiseau". L'Oiseau, commandant de Rosnevet, fit avec le Roland et la Dauphine, la seconde expédition aux terres australes, en 1773/74. C'est ici, gardée par une monumentale arche (qui s'écroulera entre 1909 et 1913) que le chevalier Yves de Kerguelen prend possession de cette terre au nom du Roi de France, "avec toutes les formalités requises". Cette gigantesque porte d'entrée est le symbole à elle seule de l'alliance entre la France et ce bout de terre, à peine plus grand que la Corse, et qui ne revendique que le droit à l'existence naturelle. Le "Marduf" toujours solide et droit malgré les rafales d'un vent qui cingle et fait jaillir l'écume de toutes parts fait escale dans la baie Blanche (nom donné par l'expédition de l'Antarès en 1931) puis dans la baie du Repos (nom donné par Raymond Rallier du Baty en 1913/14). Le bateau longe les montagnes encore enneigées d'où jaillissent de nombreuses cascades qui sont renvoyées à leurs sources cisailées par ce vent, toujours ce vent qui s'accélère. Cette beauté grandiose à l'instant demeure fixée ! Je regarde les cartes au carré du commandant et apprends ces nouveaux noms de cap, de baie, de montagne qui s'affichent devant nos yeux (croquis de arche : l'arche de Kerguelen). Comme l'a fort bien écrit l'historienne Gracie Delepine dans "Toponymie des Terres Australes", (Documentation Française, Paris, 1973) : « Si l'identité physique d'un pays est d'abord définie par sa représentation cartographique, c'est la toponymie qui lui donne son identité complète et définitive. Car ce sont les toponymes - les noms géographiques - qui portent la mémoire historique d'un pays. Les Kerguelen sont un archipel qui fut découvert désert. Tous ses toponymes sont donc les témoins, à la fois de la découverte faite progressivement par les européens, en même temps que de la civilisation intellectuelle de ces mêmes européens. Les

toponymes ont été laissés sur les Kerguelen, depuis la découverte en 1772 jusqu'à aujourd'hui, par les explorateurs, chasseurs, pêcheurs, savants, marines nationales de tous pays : il y en a plus de mille. De plus, ils donnent un portrait géographique des îles, de même qu'une description zoologique et botanique : ils en font l'histoire naturelle. »

La nuit est courte, agitée après les préparatifs ultimes d'une arrivée annoncée au petit matin. La température affiche un zéro degré accueillant lorsqu'à l'horizon le soleil émerge splendidement pour nous laisser découvrir Port aux Français, notre destination finale. Il n'y a pas de port dans les Iles Kerguelen et le *Marion Dufresne* n'a d'autre choix que de mouiller au large de la base. Tout ce qui est nécessaire à la vie de la base est transbordé sur des chalands qui viennent à notre rencontre avec de joyeux cris d'accueil. Et il faut faire vite car le décideur des opérations de débarquement est la météo capricieuse et tempétueuse des lieux. Ainsi, chaque accalmie est utilisée au maximum.

Les hélicoptères complètent les opérations. L'équipe météo est à bord de l'un deux, rapidement nous voilà posant le premier pas sur l'archipel. L'émotion est totale et les mains tendues de bienvenue sont chaleureusement serrées. L'équipe partante au complet nous capte. Nous avons deux jours en commun. Nous ne perdons pas de temps, visite des chambrées attribuées à chacun, des locaux de travail, et de 'totoche', la salle commune, où se retrouvent les hommes pour partager les repas, les moments de convivialité, les échanges. Après un premier repas rapidement servi, il faut poursuivre l'activité d'une relève minutée. La neige commence à tomber, il fait moins 2 °C et le vent poursuit son offensive. L'univers de la base de Port-Aux-Français (photo 3) s'ouvre devant moi dans sa blancheur saisissante et j'y entre pour huit mois.

L'environnement est insolite : un mélange d'aspect lunaire pour les terres intérieures proches, de côtes déchiquetées vers le sud, de massifs pré-alpins vers l'ouest et de landes sauvages vers l'est. Jour après jour les fameuses dépressions météorologiques des cinquantièmes sud se succèdent avec leurs lots de pluie cinglante, de neige tombant à l'horizontale, de rafales de vent silencieuses, et temporairement des éclaircies qui réchauffent.

Le "Marduf" a continué sa route laissant la cinquantaine de missionnaires appelés à vivre ensemble. À partir de 1950, la base s'est développée pour devenir une toute petite ville en miniature avec des bâtiments d'habitation, de vie commune, de salle de sport, de bibliothèque, d'un cinéma, de bâtiments techniques, centrales électriques, hôpital, centre d'émission radio, ateliers divers et des bâtiments scientifiques, biologie, géophysique, laboratoire, météorologie. Chacun des missionnaires y exerce sa spécialité, mais participe aussi aux tâches communes comme être de «petite marie», c'est-à-dire travailler à la mise en place du service du restaurant, faire le pain, entretenir le potager sous serre, actionner le cinéma, faire tourner le bar... et suivant les besoins des services, donner un coup de main. Comme dans beaucoup de communautés, un langage particulièrement imagé et créatif s'est mis en place, en voici quelques exemples :

- BCR : Bureau des Communications Radio ou personne qui travaille à ces liaisons
- Bibou : aide médecin qui assiste le médecin de la base
- Disker : chef de district des Kerguelen
- GP : gérance postale (si, si, il y en a une à Port-aux-Français!) ou gérant postal
- Ker : Kerguelen, bien sûr !
- PAF : Port-aux-Français, la base des Kerguelen
- Pateux : boulanger
- Popchau : programme d'études des populations de chats introduits aux Kerguelen
- Prévoyo : météorologiste chargé des prévisions
- Vac : vacation radio par VHF ou BLU

Langage complété par des pratiques et des traditions locales : ainsi, à l'image de l'ensemble des bases antarctiques et subantarctiques, les festivités de la Mid-Winter célébrées en juin le milieu de l'hivernage et permettent d'apaiser les inévitables tensions entre les hivernants.

Photo 3 : base Port-aux-Français.



Notre mission principale de météorologiste concerne l'étude, jour après jour, des conditions météo des Iles Kerguelen. À l'abri d'un mur pare vent, un ballon sonde est lâché chaque jour pour l'étude des conditions en altitude (photos 4 et 5). Le climat des Iles Kerguelen est du type tempéré froid, avec une moyenne annuelle de 4,4 °C et des précipitations abondantes, surtout à l'ouest des îles. Le vent règne en maître absolu et tyrannique sur ces terres désolées et les dépressions venant principalement de l'ouest se succèdent en une sarabande infernale pendant toute l'année. Ce sont ainsi près de 300 jours par an de vent violent, dont 144 jours de tempête et 42 jours d'ouragan en moyenne. Les vents soufflent fréquemment à 150 km/h, avec des pointes à 200 km/h.



Photo 4 : station météo et son parc à instruments



Photo 5 : lâcher de ballon

La mission c'est aussi le partage des activités avec les autres missionnaires. Ainsi tour à tour je serai quatre jours avec le « disker » sur l'île Haute pour un comptage de mouflons, trois jours avec l'équipe des transmissions sur Ratmanov, quatre jours avec le géologue à Mortadelle pour l'observation du glacier, cinq jours avec l'ornithologue à Sourcil Noir (photo 6) pour approcher les colonies d'albatros et compter les chats sauvages, quatre jours avec les biologistes à Port Jeanne d'Arc, trois jours avec le botaniste sur l'île Guillou pour compter les fameux choux de Kerguelen. Plusieurs fois à la cabane Studer, une des plus proches de la base, pour pêcher les truites, cinq jours avec le géophysicien au point cliquer à bord de la *Curieuse*, petit navire scientifique ratta-



Photo 6 : falaises vers Sourcil-Noir

ché à la base pour des mesures de batythermie. A chaque fois, ces excursions permettaient tout à la fois de découvrir un coin perdu de l'archipel mais aussi de partager une activité scientifique, des moments d'échanges et d'amitié créés par les difficultés rencontrées.

Les Iles Kerguelen abondent en eaux douces : mares, lacs et rivières. Ces dernières constituent le principal obstacle lors des sorties terrain, les fréquentes crues augmentant les difficultés en particulier lors des randonnées effectuées pour rejoindre les cabanes où nous jetions l'ancre ; au cours de celles-ci nous traversons fréquemment des rivières. Lorsque le niveau de l'eau est supérieur à celui des bottes, plusieurs techniques de franchissement sont possibles : - se déchausser et traverser pieds nus : très douloureux pour les pieds en raison de la température de l'eau, - mettre un pantalon de ciré et une sangle autour des mollets pour que l'eau ne rentre pas : le sang ne circulant plus, il ne faut pas traîner et quand l'eau rentre par les poches du ciré, on a tout faux, - s'en fiche complètement, ce qui finit toujours par arriver, traverser la rivière et vider les bottes après : humide, mais efficace. Les Iles Kerguelen possèdent des eaux d'une pureté exceptionnelle et leur abondance constitue un énorme avantage pour ce qui est de l'approvisionnement. Ainsi, quand vous avez soif, il vous suffit de patienter quelques centaines de mètres au maximum en marchant, et de boire. Lac ou rivière, peu importe, il n'y a aucun risque.

Toutes ces rencontres furent enrichissantes et j'en garde les photographies des instants partagés comme des trésors exclusifs. Comment ne pas garder cet instant où est apparu sous mes yeux le glacier *Ampère* après des efforts titanesques d'heures de marche épuisantes...Je suis là devant cette masse imposante, immaculée, blanche laissant échapper ses craquements sournois tel un animal à l'agonie. Des signes d'un changement climatique en marche ! Et là tout à côté, cette caverne de glace, d'une transparence gothique si dense, là où je célèbre mon demi siècle en sortant de mon sac à dos une bouteille de champagne à l'étonnement général du groupe ébahi. Une photo éternisera cet instant.

Parmi toutes ces « manips » une autre marqua mon esprit, celle qui nous aura conduits à Port-Couvreux. Le trajet avec la *Curieuse* fut paisible, une fois n'est pas coutume, et le petit groupe est débarqué sur la plage rayonnante de soleil où manchots et éléphants de mer se prélassent laissant venir le temps des naissances. C'est là qu'apparaissent les vieux bâtiments d'une ferme où nous bivouaquerons, une bâtisse tout en bois d'un charme certain marquée par l'histoire. En effet poursuivant leurs rêves utopistes d'exploitation rentable des Iles Kerguelen, les frères Henri et René-Emile Bossière ne se sont pas contentés de créer la concession de chasse des mammifères marins de Port-Jeanne d'Arc. Ils ont également voulu développer l'élevage du mouton en s'appuyant sur l'exemple des Iles Falkland. Sous l'égide de la "Compagnie des Iles Kerguelen", un petit établissement d'élevage est installé en 1912 au lieu nommé Port-Couvreux, d'après le nom d'un des membres du conseil d'administration de la société. Quatre bergers sont laissés sur place, à la tête d'un petit cheptel composé de porcs et de moutons. Cependant, en 1914, la guerre impose le rapatriement des bergers. En 1927, un ancien mazoutier, le *Lozère* emmène trois ménages de Havrais à Port-Couvreux pour la reprise de l'activité. De nou-

veaux logements complètent ceux existants pour l'installation de ces bergers improvisés, d'anciens agents cyclistes gardiens de la paix. Parmi eux, Léon et Renée Ménager et leur fille Léonne, qui fut la plus jeune colon de l'époque. L'endroit est décidément bien mal choisi : le peu de prairies d'acaena se trouvant dans ce désert de pierres subit l'assaut des lapins qui ne laissent pas grand-chose à manger aux moutons. Les quelques porcs ont, quant à eux un goût infect dû à leur nourriture à base de farine. La vie est très rude et la situation entre les bergers se détériore. Il y a une mort inexpiquée, une femme s'enfuit avec un marin puis revient. Comble de malchance, le *Lozère* fait naufrage avec son chargement d'huile et de laine.

Les bergers se succèdent, maintenant amenés par l'*Austral*, vieux vapeur racheté par les frères Bossière. Les conditions de vie ne s'améliorent guère et le bérubéri provoque plusieurs décès en 1930. Le 02 mars 1931, l'*Austral*, alors aux Kerguelen, embarque en catastrophe les bergers survivants de Port-Couvreux et tout est abandonné sur place. Le bateau est appelé d'urgence à l'île Saint-Paul où une terrible épidémie de bérubéri fait de nombreux morts dans la conserverie de langoustes mise en place par les deux frères. Les frères Bossière ne se remettent pas de tous ces drames. Jugés et déçus en 1936, ruinés et déshonorés, ils mourront dans l'oubli, l'un et l'autre en 1941. A la même période, le 14 novembre 1940, après deux cent cinquante jours passés en mer et treize bateaux alliés coulés, le navire corsaire allemand *Atlantis* mouille prudemment à l'entrée du Bras de la Fonderie, près de Port-Couvreux. Il est grand temps de refaire provision d'eau douce et de réviser le bateau ; Les Iles Kerguelen doivent fournir un abri discret. Un petit détachement de huit hommes est envoyé à terre en reconnaissance, pour vérifier si les anglais n'ont pas établi une station de radio. En fait, ils ne trouveront que les bâtiments abandonnés de Port-Couvreux et quelques cadavres de porcs momifiés. Rassurés, les hommes préviennent l'*Atlantis*. Le commandant Rogge donne alors l'ordre d'aller mouiller le navire à l'abri dans le Bassin de la Gazelle. Mais en s'avançant dans le chenal, l'*Atlantis* s'em-pale littéralement sur une roche, d'où il se sort au bout de trois jours après qu'une tempête l'ait miraculeusement dégagé. L'équipage répare le navire avec des moyens de fortune, de l'intérieur mais également de l'extérieur grâce aux scaphandriers qui passent de nombreuses heures dans l'eau glacée. La veille de Noël, le matelot Hermann, qui peignait la cheminée du bateau, fait une chute de plusieurs mètres. Il mourra quatre jours après et sera enterré près du rivage. Aujourd'hui, le gouvernement allemand paye une subvention à la France pour l'entretien de cette tombe.

En deux jours, l'*Atlantis* fait provision, auprès d'une petite cascade, de mille tonnes de "l'eau la plus pure et la plus fraîche jamais bue". L'enseigne de vaisseau Mohr et une quarantaine de matelots sont envoyés à terre pour rapporter de la nourriture fraîche. Ils font la chasse aux lapins et récoltent des choux de Kerguelen. Des moules sont également ramassées sur les rochers du littoral. L'hydravion du navire effectue régulièrement des photographies aériennes du territoire et des reconnaissances en mer pour prévenir de l'arrivée éventuelle de bateaux ennemis. Le 10 janvier 1941, après 26 jours passés dans les Iles Kerguelen, l'*Atlantis* repart en chasse, déguisé en bateau norvégien portant le nom de "Tamesis". Il sera finalement coulé le 21 novembre 1941 par le croiseur anglais "Devonshire".

Souvenirs et témoignages...

Les chambres qui nous y accueillent sont petites mais toute la configuration fait penser à une petite maison bourgeoise, la cuisine est à part, un grand four à pain à l'arrière, accolé à la bergerie écroulée et des réservoirs. La cabane (figure 7) nous semble presque encore habitée. Le temps est exceptionnellement doux et nous prenons nos repas le soir à la lumière de la bougie sur une petite terrasse dans la joyeuseté des propos échangés. Des troupeaux de rennes vien-

nent nous surprendre au petit matin alors que nous gagnons les sources chaudes au déversoir de Val Travers pour un court moment d'un bonheur partagé sous des cascades.

La cloche ne sonne plus à Port-Couvreux (photo 7), seul le vent soulève la verte prairie des alentours. Je me laisse envahir par cet espace où règne une part d'éternité. 🌈



Photo 7 : cabane de Port-Couvreux

JEAN-PAUL GIORGETTI

**Ndlr : il s'agit d'un extrait d'un ouvrage à paraître qui portera le titre de "les chemins de la Providence" dans lequel Jean-Paul Giorgetti retrace un parcours météorologique à travers les contrées exotiques de Guyane, des îles éparses, de l'archipel de Kerguelen, etc.*